Première année. N° 4. LE NUMÉRO 10 CENTIMES Samedi 24 décembre 1887.

# CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

*Les correspondances et envois doivent être adressés franco à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.*
*Les manuscrits ne sont pas rendus.*

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : *Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.*
ANNONCES-RÉCLAMES
*s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur, rue du Jardin Botanique, 12, Liège.*

N. Defrecheux

## J. N. DEFRECHEUX.

TREIZE ans ont passé depuis que repose éternellement Nicolas Defrecheux, le poète aimé des Liégeois plus que tout autre.

Né en 1825, au faubourg St-Léonard, où, sur les bancs de l'ancienne école de la chaussée Lahaut, s'envolèrent ses primes années de jeunesse en l'inaltérable amitié de son contemporain Félix Chaumont, on le retrouve dès 1844, élève à l'école des Mines, employé au service de la Société de la Vieille-Montagne en 1846, boulanger en 1851, secrétaire du recteur de l'Université en 1860, puis enfin appariteur, place qu'il occupait quand la mort est venue le terrasser brutalement.

Nombreuses sont les pièces signées de lui, réunies en 1877 par Charles Defrecheux comme un pieux hommage rendu à la mémoire de son père, le plus personnel des auteurs wallons.

L'une est restée célèbre, *Lèiz m'plorer,* à laquelle nous préférons de beaucoup ce cramignon? *L'avez-v' vèiou passer* il n'a rien perdu de son exquise fraîcheur et, chanté par les rondes serpentines des fillettes aux fêtes de paroisse, délicieusement il nous console des rapsodies triviales ou obscènes mises au jour depuis quelques années.

Dans un autre nous cueillons cette boutade qui serait de mise à cette heure où surgissent les inconcevables et grotesques prétentions des députés flamands:

Divin l'timps
Wallons et Flamint
Ni s'ainmît nin
Ouie heureuss'mint
L'affaire est canjeie
On trouve èco quèqu'feie
Portant certaines gins
Qui wârdet à coûr on levain
Di mâl haïm, qui provint
Des veiès karell' bin rouveie.

On a, de lui aussi, des wallonnades insérées dans l'almanach Mathieu Laensberg de 1854 à 1874 et surtout un très remarquable travail sur les *Spots*.

Un mérite de N. Defrecheux est d'avoir écarté de ses écrits — écueil rarement évité — l'accumulation de proverbes qui, maladroitement amenés, alourdissent et sonnent faux

Toutes ses œuvres sont restées Liégeoises, essentiellement, non ternies par l'étalage d'une pédantesque et fatiguante érudition.

Sans éclat il est allé rejoindre les humbres presque oubliés qui, à une époque déjà lointaine, tentèrent d'assember les débris épars de notre vieil idiome local.

Ce titre seul lui donne droit à l'admiration de tous.

MORISKI.

## L'avez-v' veïou passer.

AIR : *Ha! ha! ha! ha! l'amour que vous me tourmentez.*

On dimegn' qui-j'côpév' des fleurs divin noss' pré
Ji veïa' n'bell' jôn' feie adlez mi s'arrester.
Ha ! ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v'veïou passer?

Ji veïa n'bell' jôn' feie adlez mi s'arrester.
— "Ji m'a pierdou, dist-elle, aidîz-me à m'ritrover.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

— „ Ji m'a pierdou, dist-elle, aidîz-me à m'ritrover.
— „ Jusqu'à pus lon, lî dis-j', tot dreût ji v'va miner.
Ha ! ha ! ha! ha! dihez-m', etc.

— „ Jusqu'à pus lon, lî dis-j', tot dreût ji v'va miner.„
Je l'louka tot à mi âh' tot rotant so s'costé.
Ha ! ha ! ha! ha! dihez-m', etc.

Je l'louka tot à mi âh' tot rotant so s'costé.
Elle aveut l'pai pus blank' qui l'margarit' des pré,
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Elle aveut l'pai pus blank' qui l'margarit' des pré.
Ses ouïes estît pus bleu qui l'cîr d'on joû d'osté.
Ha! ha ! ha! ha! dihez-m', etc.

Ses ouïes estît pus bleu qui l'cîr d'on joû d'osté.
Elle aveut comm' les ang' les ch'vets d'on blond doré.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Elle aveut comm' les ang' les ch'vet don blond doré.
Elle areut d'in' pâquett' châssi les p'tits solé.
Ha! ha ! ha! ha! dihez-m', etc.

Elle areut d'in' pâquett' châssi les p'tits solé.
Nolle hieb' n'esteut coûkeie wiss' qu'elle aveut roté.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Nolle hieb' n'esteut coûkeie wiss' qu'elle aveut roté.
Ji li d'na tot' mes fleurs, nos kmincît à d'viser.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Ji li d'na tot' mes fleurs, nos kmincît à d'viser.
Si voix m'alléve â coûr, j'aveus bon dè l'hoûter.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Si voix m'alléve â coûr, j'aveus bon dè l'hoûter.
Et ji rottév' todi, sin songi à l'qmitter.
Ha! ha! ha! ha ! dihez-m', etc.

Et ji rottév' todi, sin songî à l'qmitter.
A l'intrêie dè grand bois jè l'veia s'arrester.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

A l'intrêie dè grand bois jè l'veia s'arrester.
— " Ji v'rimercih', dist-elle, vos estez lon assez.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

„ Ji v'rimercih', dist-ell', vos estez lon assez.
„ Ni poreu'j'nin, lî dis-je, ine aute feie vis r'jâser?„
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

—"Ni poreu'j nin, li dis-je, ine aut' feie vis r'jâser?„
—"Si vos y t'nez baicôp, loukîz di m'ritrover.„
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

— " Si vos y t'nez baicôp, loukîz di m'ritrover. „
Mi, sogn' di lî displair, ji d'va l'leï nn'aller.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Mi, sogn' di lî displair, ji d'va l'leï nn'aller.
Sins qui j'savah' si nom, ni wiss qu'ell' pout d'morer.
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Sins qui j'savah' si nom,ni wiss' qu'ell' pout d'morer.
A tournant dè pazai sor mi ell' s'a r'tourné.
Ha! ha! ha ! ha! dihez-m', etc.

A tournant dè pazai sor mi ell' s'a r'tourné.
Et di s'douc' voix m'diha: Nos veurans s'vos m'
[quîrrez.
Ha ! ha ! ha! ha! dihez-m', etc.

Et di s'douc' voix m'diha: Nos veurans s'vos m'
[quîrrez.
Qwand les âb' m'el cachît, ji m'sinta tot t'seulé.
Ha ! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

Qwand les âb' m'el cachît, ji m'sinta tot d'seulé.
C'est dispôie ci joû là qui j'sé çou qu'c'est d'aimer,
Ha! ha! ha! ha! dihez-m', etc.

C'est dispôie ci joû là qui j'sé çou qu'c'est d'aimer.
On dimègn' qui-j' copév' des fleurs divin noss' pré.
Ha ! ha ! ha! ha ! dihez'm, l'avez-v' veïou passer?

## Le dernier des Ponittkeff.

— Tu dis ? Ivan.
— Rien, Excellence.
— Ah!

Et le comte qui avait suspendu ses allées et venues, arpenta de nouveau la grande salle, les mains croisées derrière le dos et sifflotant un air de chasse.

La demeure seigneuriale retomba dans un silence profond, coupé seulement par la rafale qui hurlait dans la campagne ou par la bise rôdant dans les corridors.

— Quelle date?
— Le 16, Excellence.

Le comte Ponittkeff s'arrêta soudain devant un portrait de jeune fille, suspendu à la muraille, et le regard rivé sur ce portrait, un regard noyé de tendresse et de larmes, il murmura : « Elle aurait aujourd'hui vingt ans », et il se plongea dans la rêverie.

Marié de bonne heure à l'une des plus charmantes femmes de St-Pétersbourg, le comte fut pendant cinq ans le plus heureux des Russes. Aimé de sa femme qu'il idolâtrait, ils vécurent loin du monde et du bruit, cherchant et trouvant le bonheur dans leur amour, tous deux satisfaits de ce que la vie leur avait accordé, bonne santé et fortune assez respectable.

Il fallait voir le couple enlacé évoluant sur la glace, glissant sur la nappe unie avec la rapidité d'une flèche ou bien se balançant gracieusement selon sa fantaisie.

Un beau couple! La comtesse semblait avoir emprunté au cygne neigeux et la blancheur de son teint et les molles ondulations de son corps si souple; lui, noblement drapé dans sa pelisse à brandebourgs, la taille élancée, sémillant dans son allure et grand seigneur jusqu'au bout des ongles.

Les salons avaient bien essayé d'arracher le couple à sa chère solitude pour l'entraîner dans le tourbillon mondain; mais, d'un commun accord, tous deux avaient décliné les invitations et le monde les avait laissés conjuguer à l'envi le verbe « aimer ».

Depuis quatre ans que les deux tourtereaux filaient des jours tissés d'or et de soie, rien n'avait fait prévoir la naissance d'un héritier ou d'une héritière; plus d'une fois, la comtesse soupira à la vue des bambins des serfs, s'ébattant à cœur joie.

Ce jour-là la comtesse était allée au devant de son mari qui revenait d'une battue faite aux environs. Si loin qu'elle l'aperçut, elle agita son mouchoir et quand il fut près d'elle, elle pencha la tête sur son épaule: rougissante et émue, elle lui dit bien bas, oh! mais bien bas, quelque chose à l'oreille ; mais quelque chose de si divin que le comte crut voir s'entr'ouvrir les cieux.

Quelques mois après, la comtesse accoucha d'une fille; hélas, la naissance de l'enfant coûta la vie à la mère et le comte sentit le malheur s'appesantir sur lui. Il lui sembla que son cœur se brisait dans sa poitrine, il

pleura de toutes les larmes de ses yeux sa compagne adorée ; mais il n'était pas de ces hommes que la douleur pulvérise, son corps se voûta, il est vrai, et quand Ponittkeff releva la tête, il sentit dans son cœur fleurir deux amours au lieu d'un.

Il reporta sa tendresse sur son enfant, il se reprit à aimer la vie pour ne pas attrister le printemps de celle qui venait de naître. Il sourit aux gentillesses de la petite, il écouta plein de ravissement son babil harmonieux comme le gazouillement d'un oiseau, et parfois, se ressouvenant de la mère, il mouillait de pleurs les longues boucles de l'enfant qui le regardait, sans rien comprendre.

Elle grandit, elle eut seize ans. C'était le vivant portrait de sa mère, sa taille svelte, ses yeux noirs où se lisait la bonté.

Quel triomphe fut son entrée dans le monde ! L'admiration la suivit partout, on jalousa bien sa grâce et sa beauté, mais son sourire ingénu, son regard candide lui conciliaient toutes les sympathies et désarmaient la rancune.

Un soir qu'il y avait encombrement de voitures à la sortie du bal donné par le gouverneur de St-Pétersbourg, la troïka du comte se fit attendre. La jeune fille prit froid et le lendemain une pneumonie se déclara. Le comte veilla jour et nuit, disputant son enfant à la mort : huit jours plus tard, il ne serrait plus dans ses bras qu'un corps déjà glacé.

Longtemps le malheureux père resta dans un état de prostration complète, le cerveau hébété, l'œil atone, et quand il secoua sa torpeur, sa première parole fut : « Ivan, nous quittons St-Pétersbourg ».

Ivan, avec la passivité du serviteur russe, qui reçoit les ordres et ne les discute pas, boucla les malles et suivit son maître dans un domaine que celui-ci possédait près d'Orel.

Il avait bien vieilli, le comte, depuis que ce coup l'avait frappé. Sa barbe avait subitement grisonné, son front était sillonné de rides profondes et ses cheveux s'argentaient vers les tempes. Il était venu s'enterrer dans cette sauvage contrée, non pour oublier, mais pour vivre avec sa douleur, et depuis sa claustration volontaire son caractère s'était assombri, s'acheminant de jour en jour vers la misanthropie.

— Ivan, te souviens-tu de ma fille ?

— Oh ! oui, Excellence, je crois la voir encore dans sa robe blanche, prête à partir pour le bal.

— Combien elle était belle et bonne. Ivan, pourquoi donc m'as-tu suivi, pourquoi es-tu venu t'ensevelir dans cette solitude, quand tu aurais pu être heureux ailleurs ?

— Je n'ai point de famille, Excellence. J'avais deux ans, quand Mme la comtesse, votre mère, me trouva transi et mourant de froid sur le bord du chemin. Elle me fit élever avec vous et à son lit de mort, elle me recommanda de toujours veiller sur vous ; j'ai juré, Excellence.

— C'est vrai, il n'y a plus que toi qui m'aimes au monde. Sais-tu à quoi je pense, Ivan ? Je pense qu'il aurait mieux valu mourir le même jour que ma fille. Que fais-je sur cette terre ? Rien. Quelle joie puis-je encore espérer ? Aucune... si ! une, celle d'aller rejoindre ma femme et ma fille.

» Ah ! béni soit ce moment. Depuis cinq ans, je cherche en vain l'appaisement pour mon âme brisée, je cherche en vain à lui donner du courage pour continuer sa route jusqu'au bout ; mais, chaque jour ajoute un peu d'amertume à ma douleur.

» Je le sens bien, mon pauvre cœur succombe sous le faix de son infortune. Ah ! Ivan, si tu savais combien je souffre ! Ecoute, cette nuit, elles me sont apparues toutes deux dans mon rêve. Je les ai entrevues, resplendissantes de lumières et de clartés, leurs corps diaphanes flottaient dans un rayon d'or et sur leurs fronts pâles étincelaient le diadème des vierges. Je les ai vues, Ivan, comme je te vois là. Une beauté surnaturelle divinisait leurs visages, un sourire céleste errait sur leurs bouches et tandis que je contemplais cette vision adorable, j'entendis une voix séraphique me dire : « Père, ne pleure plus, nous sommes si heureuses ».

» Je m'éveillai alors et je sentis sur ma figure courir une pluie chaude : c'étaient mes larmes qui ruisselaient.

» Ah ! que je souffre ! »

Depuis cinq ans, le comte avait eu fréquemment des accès de désespoir, des moments de crise pendant lesquels il exhalait sa douleur et laissait couler ses larmes ; mais, jamais, Ivan ne l'avait trouvé si exalté qu'aujourd'hui, jamais le comte n'avait épanché sa souffrance avec autant d'âpreté, se retournant le fer dans la plaie avec une volupté cruelle comme s'il eut voulu en faire jaillir la dernière goutte de sang.

— J'ai la tête chaude, une fièvre circule dans mes veines. Fais atteler le traîneau, Ivan, je veux aller chasser le loup.

— Chasser le loup, Excellence !

— Oui, après ?

— Dans une heure, la nuit aura couvert la steppe et les bandes de loups sillonneront la plaine Malheur à l'imprudent qui s'attardera !

— Qu'importe, obéis, te dis-je.

— Dois-je accompagner son Excellence ?

— Non, c'est inutile.

A cette réponse, Ivan se sentit envahir par une pâleur mortelle et un sinistre pressentiment lui broya le cœur comme dans un étau. C'était la première fois que le comte n'enmenait pas son fidèle serviteur. Le serf eut peur dans sa tendresse, car, pour lui, le comte était une idole qu'il eut volontiers vénéré à genoux et pour laquelle il eut sacrifié sa vie avec joie.

Il eut peur..... peur comme une mère qui voit son enfant, s'élancer au devant d'un danger, et il crut lire dans l'œil de son maître, une résolution implacable qui allait s'accomplir.

— Eh ! bien, Ivan.

— J'obéis, Excellence.

Quand Ivan entra, le comte tenait en mains le portrait de sa fille et son regard semblait demander à l'enfant de lui accorder un sourire. « Oui, ma chérie, bientôt je serai près de toi » dit-il d'une voix faible comme un souffle.

— Ivan, écoute bien ma recommandation. Quand je serai parti, tu ouvriras mon secrétaire et tu y trouveras une lettre cachetée à mes armes. Sans tarder, tu la porteras chez mon ami le juge Dimitroff.

— C'est tout, Excellence.

— Oui, tu m'as bien entendu, n'est-ce pas, et ne l'oublie point.

— Mais, c'est impossible, Excellence.

— Quoi, impossible.

— J'ai tout deviné, vous voulez vous tuer.

— Tu es fou, Ivan.

— Non, Excellence. Cette lettre que vous me chargez de remettre, c'est votre testamment ; ce n'est pas à la chasse que vous allez, mais bien à la mort. Oh ! Excellence ne faites pas cela, songez à votre bonne mère qui s'est éteinte en vous donnant sa dernière parole et sa dernière pensée ; repoussez votre fatal projet, pour l'amour d'elle, pour l'amour de votre femme qui maintenant vous bénit, pour l'amour de votre fille, morte dans vos bras, en vous tendant ses lèvres.

Et le serf dans la simplicité de son cœur, parlait d'une voix suppliante entrecoupée de sanglots, avec une éloquence passionnée dont les accents touchants évoquaient les trois anges qui avaient vécu à côté du comte.

— Tais-toi, Ivan, tu me fais mal. Tais-toi.

— Oh ! vivez pour chérir le souvenir de vos bien-aimées, comme elles en sont dignes.

— Tais-toi. Oui, je veux mourir.... j'ai souffert, j'ai lutté, je suis vaincu.... Laisse-moi passer.

Et, brutalement, repoussant Ivan qui était tombé à genoux dans l'attitude de la prière, se dégageant des mains qui cherchaient à le retenir, le comte se précipita au dehors.

Comme le traîneau encapuchonné de grelots glissait bien sur la lande sauvage qui avait endossé son blanc suaire de neige.

Il bondissait dans la brune, vigoureusement emporté par les chevaux fougueux, c'était un point noir qui mouchetait la steppe blanche où de temps à autre un arbre apparaissait, donnant la vague illusion d'un fantôme découpant sur l'horizon sa longue silhouette.

Que méditait le comte ? Rien. Il se laissait enlever par ses coursiers que sa voix stimulait encore ; son œil scrutait la morne étendue qui déroulait à perte de vue sa désespérante monotonie, et malgré lui, le comte comparait sa vie à cette sollitude affreuse, née sous un ciel terne qui jamais ne souriait à la terre, où jamais un oiselet n'égrenait sa chanson, où jamais la nature ne s'épanouissait dans sa splendeur.

Oh ! oui, mieux valait mourir !

Et la plaine succédait à la plaine, et le traîneau filait toujours, et les rafales sonnaient lugubrement leur glas de mort.

Depuis combien de temps le comte avait-il quitté le château ?

Il n'en aurait su rien dire, une éternité devait s'être écoulée.

Oh ! les vaillantes bêtes, comme elles galopaient vertigineusement ; mais leurs jarrets fléchissaient, leur poitrail fumait, l'écume rougie maculait leur robe, leurs croupes pliaient, qu'importe, elles volaient, volaient, volaient toujours . . . . . .

. . . . . .

Quand l'aube se leva sur la plaine, celle-ci étalait son manteau d'hermine et la neige, tassée dans les ravins, recouvrait le corps déjà glacé du dernier des Ponittkeff.

ALFRED TILMANT.

## Nostalgie.

J'y suis revenu, dans le cher jardin où j'ai vécu bien des heures heureuses, dans ce coin de nature tranquille et calme où s'écoula mon enfance, auprès de toi, Cousinette, la compagne de mes premiers jeux, la confidente de mes premières impressions, de celles que l'on conserve pieusement dans la mémoire, comme une fleur entre les pages d'un reliquaire.

J'ai voulu revoir les grandes pelouses ensoleillées toutes constellées de paquerettes, — ton emblème, — les parterres de roses et de géraniums qui s'étalent dans la verdure comme des tapis de pourpre, les allées sombres où il faisait si bon dans la fraîcheur des feuilles, et le potager — te souvient-il du potager ? — où nous nous abattions comme des oiseaux pillards sur les pruniers dont les branches ployaient à se rompre sous leur charge trop lourde.

Comme ils étaient savoureux ces fruits de maraude et comme tu étais jolie, croquant avec un sérieux imperturbable, les prunes à peine mûres.

Combien nous l'aimions, ce grand jardin tout parfumé de l'arome capiteux des œillets et de l'odeur grisante des aubépines ! Que nous étions heureux dans cette retraite, galopant comme des fous derrière les papillons, au travers des allées silencieuses où montait, comme un faible écho, la lointaine rumeur des champs et des bois. Et je sentais déjà, en te voyant si charmante dans ce cadre de verdure, avec ton fantastique chapeau de paille et ton tablier tout barbouillé de taches, une émotion étrange me saisir et des fusées de sang me monter au visage.

Puis un jour on a vendu notre royaume et des étrangers sont venus profaner notre paradis de jeunesse.

Il m'a semblé, lorsque la grille s'est refermée à jamais derrière moi, que quelque chose se brisait dans mon cœur.

Pourquoi faut-il que tant de bonheur se soit envolé si vite et que le souvenir en demeure seul, parmi les émerveillements de mon enfance, comme une sensation rayonnante de *Rêve* ?

MAURICE CANTONI.

## Cercle d'Agrément.

Complète était la chambrée, lundi dernier, en la salle du Casino Grétry. Le Cercle d'Agrément donnait *Tâti* plus une intéressante reprise, *l'ovrège da Chanchèt*. Y ajouter l'attrait d'une œuvre sympathique (celle des vieux attendant leur entrée à l'hospice) et l'on comprendra que le bon public ait bien voulu se déranger, même en semaine.

La reprise de *l'ovrège da Chanchet*, étant donné, ce que l'on est en droit d'exiger, du Cercle d'Agrément, a été, sinon parfaite, au moins excellente.

La pièce ; de la véritable littérature documentaire, le digne pendant des bijoux qui ont noms : *li consèil dèl matante, lès incurâble amon Bietné, li lot da Gègo*.

Alexis Peclers était un observateur, chez lui rien de voulu, tout vu ; mais vu au travers un tempérament, de là son originalité.

Ses personnages, on devrait dire ses types, vivent, s'agitent dans là réalité ; leurs passions sont humaines ils doivent intéresser. L'action toujours simple ne paraît être qu'un prétexte pour introduire des caractères étudiés, disséqués avec la patience d'un savant.

Des œuvres ayant pour base la vérité ne doivent pas périr ; aussi resteront celles de Peclers.

Quant à *Tâti* enlevé avec l'entrain que l'on sait, il a fait un pas de plus vers la centième.

Un piquant intermède terminait la soirée.

## Théâtre wallon.

Nos félicitations avant tout aux rédacteurs du programme de la fête wallonne de dimanche à Fontainebleau. La forme est du crû. L'initiative mérite encouragement. Eviter cependant de traduire les titres d'œuvres françaises, comme *l'Etudiant pauvre* et *Lettre d'une cousine à son cousin*. Les citations, qu'elles qu'elles soient, sont à respecter.

*L'amour à l'campagne*, de T. Bury, est un rien, mais plaît. Une simple déclaration d'amour au milieu des champs, avec un fond vrai de naïveté qui charme. Respect à la couleur locale, observation des caractères, simplicité de l'expression, tout donne à cette œuvre un cachet de réalité qui la fait apprécier.

Venons à la pièce : *Li novel an* de J. Willem. Nous observons d'abord que le titre s'applique à l'époque où se passe l'action et n'en ressort pas directement. *Li novel an* n'est ici qu'accessoire.

Paul Boulanger, s'crieux, et marié trompe sa femme Titine, à qui il reproche sa malpropreté, avec une péronnelle, dont son beau-père Donné recherche aussi les faveurs. Une carte de visite de la dame, découvre le pot aux roses à Titine, qui, outrée, va faire des folies en toilettes. Mais lorsqu'elle présente la carte à son mari, celui-ci la passe au beau-père, vu par lui chez sa belle. Donné qui vient d'être délicieusement expulsé de chez cette dernière, jure d'être sage ; les époux font la paix et le rideau tombe. Un type de paysan benêt se mêle à l'action qu'il embrouille d'avantage.

Nous aurons trois critiques ; la première c'est la longueur de certaines tirades et peut-être même de la pièce tout entière. C'est trop pour un acte, trop peu pour deux.

Une seconde c'est l'introduction souvent

mal à propos de morceaux chantés. Exemple celui que le beau-père, furieux contre son gendre, lui chante avant de quitter la scène. *Non erat hic locus.*

La troisième s'applique au français estropié de Donné. La ficelle est évidente. Ce personnage, qui eût parfaitement pu parler wallon, ne massacre le français que pour cause d'hilarité. On pourrait appeler cela le rire forcé.

Néanmoins l'œuvre d'intrigues et de caractères à la fois peut appartenir au répertoire courant.

*Les deux cuseunes*, comédie toute d'intrigues, repose sur un quiproquo.

Nous avons déjà montré notre peu d'estime pour ce genre, quand il est exclusif, à propos de *Jônes et Vix*. Nous lui contestons son essence wallonne. La peinture de caractères, plus difficile, nous n'en doutons pas, le dépasse de cent condées

Deux consines de même nom ont deux pères (un pour chacune) et deux amants (idem naturellement) et habitent sous le même toit. Un père, un amant et une cousine riches. Les autres pauvres. Demande en mariage du riche au pauvre et vice-versa. De là confusion, scènes drôlatiques, explication finale et consentement général.

Voilà ! La forme est, toutefois, bien wallonne.

Ces trois pièces sont enlevées avec assez de brio par les Caveau Liégeois, malgré quelques défauts de mémoire, surtout à la fin.

Mlles Legrain et Chantraine ont de très bons moments.

M. Van Messel deviendra, par son naturel, bon acteur ; mais surtout pas d'exagération. Il a très bien dit, dans l'intermède, *li Mouv'mint Wallon*, une excellente satire de M. Massart.

Le reste de la troupe mérite des éloges. Un peu plus de diable-au-corps serait toutefois à désirer.

Il nous semble que, malgré son affirmation du bas du programme, le Caveau Liégeois avait laissé entrer autre chose que « des gins d'adreut », s'il faut en juger d'après une altercation entre spectateurs, qui augmenta encore la durée des entr'actes, déjà longs par eux-mêmes.

A Fontainebleau, la lumière électrique manque de régularité et de réflecteurs.

La salle était assez bien garnie. Mais que loin du centre, diable, elle se trouve !

SPHINX.

## Concert de la Légia.

Bien que la Société royale La Légia n'ai pas cru devoir nous inviter à cette solennité artistique, il nous est venu quand même le désirde rendre hommage au talent de son jeune chef, Sylvain Dupuis, dont les journaux étrangers nous avaient signalé le succès. Sous sa direction, nous avons retrouvé cette sonorité puissante, cette sûreté d'attaque impeccable ; en un mot, la Légia. Donc, honneur soit rendu au nouveau venu, d'avoir su ramener les beaux jours d'antan.

Quant au choix des chœurs, point n'en parlerons ; disons seulement qu'il est regrettable de voir une œuvre de la valeur de *Fraternité* compromise par un manque absolu d'unité dans sa facture. C'est de la musique par tranches.

Madame Fick-Wéry, dont tout le monde connaît la belle voix et le talent de chanteuse, avait su faire montre de bon goût en mettant au programme l'air de *Fidelio* et deux mélodies de Schumann.

Mademoiselle Bodson est une jeune pianiste d'avenir, dont le principal mérite est la clarté. Nous voudrions lui voir exécuter une pièce plus sérieuse, où elle pourrait montrer toutes ses qualités de style et de mécanisme.

Monsieur Rhagghianti est un musicien et un violoniste de race, qui a su profiter du bel enseignement du maître qui a nom César Thomson.

Monsieur Herman s'est bien acquitté de sa tâche d'accompagnateur ; nous lui conseillerions cependant un peu plus de discrétion.

## Ça & là.

Un pianiste a eu lesdeux bras conpés par une voiture qui lui a passé sur le haut du corps.

On se désole devant Taupin ;

— C'est très regrettable, dit-il ; mais le malheur aurait pu être plus grand,.. un pianiste ?

— Comment ?

— Oui, s'il avait perdu ses main !...

## Le Papillon.

Plus léger qu'un flocon de laine
En l'espace emporté,
Que Zéphyr, de sa douce haleine,
Par dessus mont, val, bois et plaine
Balance en liberté.

Plus fragile dans sa structure
Que l'oiseau nouveau-né
Vrai chef-d'œuvre de ciselure,
Joyau que l'artiste Nature
A si bien buriné,

Plus vagabond que l'hirondelle
Au vol capricieux,
Lui — pour qui le moindre coup d'aile
Est une blessure mortelle —
S'élève jusqu'aux cieux.

Toujours on le voit apparaître
A la saison des fleurs
Lorsque la rose va renaître
Et que les jardins vont se mettre
En robe de couleurs.

Pour te parer Dieu se surpasse,
Enfant aimé du ciel,
Le colibri n'a plus de grâce
Et l'éclat de ton aile efface
Les feux de l'arc-en-ciel.

Et l'on dirait, sur ma parole,
A le voir s'élancer,
Que ce sylphe, hélas ! si frivole
Bien loin, bien loin de nous s'envole
Et ne fait que passer.

Qu'aperçoit-il sous le feuillage ?
Une rose au réveil....
L'aube a dégrafé son corsage
Et sa beauté reçoit l'hommage
Des rayons du soleil.

Alors il suspend sa volée
Et, papillon mondain,
Lutine la fleur constellée
De larmes d'opale irisée
Au fond du grand jardin.

Qu'entends-je ?... un soupir de détresse...
La plainte d'un vaincu !
C'est l'œuvre d'une main traitresse,
Adieu printemps ! Adieu jeunesse !
L'éphémère a vécu.

ALFRED TILMANT.

## CASINO GRÉTRY

Bureau à 7 h. —— Rideau à 7 1/2 h.

DIMANCHE 25 DÉCEMBRE 1887

*Jour de la Noël*

### Grande Soirée Wallonne

Organisée par le

Club Dramatique et Littéraire LES WALLONS

LI VIJU

Comèdeie en 2 actes et en vers. Auteur Charles Hannay.

Distribution : Jhan Mathi, MM. Joseph Pickman. — Jhan Joor, Joseph Nicolay. — Biétmé maiss coti, Simon Radoux. — Jannesse, fi da Jhan Joor, Louis Dheur. — Titon, feume da Jhan Mathi, J. Fauconnier. — Garite, feie da Jhan Mathi, Mlle Alice Legrain. — Li médecin, M. Léon Bernard.

Vât mîx târd qui mâïe

Comèdeie-vaudeville ènn 1 acte de Alph. Tilkin. (Pièce couronnée.)

*Distribution.* Bastin, jârdini, MM. Jâques Fauconnier. — Adolphe, si nèveu, Louis Dheur. — Louis Paradis, locataire et camarade da Bastin. — Linâ, ovri da Bastin, Simon Radoux. — Rose Coryphée, Mlle Alice Legrain. — Idâ, siervante da Rose, M. L. Leroy. — On domestique.

LI CHAGRIN DA CHANCHET

Comèdeie-vaudeville en 1 acte, de MM. Willem et F. Bauwens,

*Déstribution.* Chanchet Borai, Simon Radoux. — Linâ Montulet, Léon Bernard. — Houbert Jaminet, Joseph Nicolay. — Victor Borai, Joseph Pickman. — Louis Jamoul. Gustave Cornélis. — Nènelle Borai, Jâques Fauconnier. — Mareie Bouftai, Alice Legrain.

Ordre : 1. Vât mix tard. 2. Li Viju. 3. Li Chagrin da Chanchet.

## THÉATRE ROYAL DE LIÉGE

Dimanche 25 décembre 1887

### FAUST

Grand-Opéra en 5 actes et 12 tabl. de MM. Barbier et Carré, musique de Gounod.

*Distribution.* Faust, M. Bucognani. — Marguerite, Mlle Thuringer. — Méphistophélès, M. Daras. — Valentin, M. Claeys. — Siébel, Mlle Plantin. — Marthe, Mme Noailles — Wagner, M. Florentin.

LE VOYAGE DE M. PERRICHON

Comédie en 4 actes, de MM. Eug. Labiche et Ed. Martin.

*Distribution.* M. Perrichon, MM. Achard. — Le commandant Mathieu, Sylvain. — Majorin, Beulé. — Armand Desroches, Rodes. — Daniel Savary, Coulange. — Joseph, domestique, Franval. — Un aubergiste, Henri. — Madame Perrichon, Mmes Richer. — Henriette, Gilberte. — Un guide, Jules. — Un employé de chemin de fer, Laurent. — Un voyageur, Dubois. — Un commissionnaire, Calmani.

Ordre : 1 Faust. — 2. Le voyage de M. Perrichon.

Bureaux à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

Lundi 26 décembre, représentation à prix réduits.

*Li Mouvemint Wallon*, stances chantées par M. ***

*Duo de la Muette de Portici*, par MM. Bucognani et Claeys.

LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES.

## Théâtre du PAVILLON DE FLORE.

Bureau à 6 1/4 heures. Rideau à 7 heures.

Dimanche 25 et Lundi 26 décembre 1887.

LES

### Mousquetaires au Couvent

Opéra-comique en 3 actes, de MM. Ferrier et Prével, musique de Varney.

*Distribution:* Bridaine, MM. Crétot. — Brisac, Carpentier. — Gontran, Valdy. — Simonne, Mlles Perrouze. — Marie, La feuillade. — Louise, Stainville. — La supérieure, Mme Gilles-Raimbault. — Le Gouverneur, MM. Raimbault. — Pichard, Thys. — Rigobert, Degrange. — Langlois, Harlin fils. — Farin, Tack. — 1er moine, Vaillant. — 2me moine, Galhausen. — Sœur Opportune, Mesd. Leblond. — Jacqueline, Belini. — Jeanneton, Crétot. — Claudine, Claers. — Bargot, Joséphine.

On commencera par :

LES CROCHETS DU PÈRE MARTIN

Drame en 3 actes, par MM. Cormon et Grangé.

*Distribution:* Le père Martin, MM. Harlin. — Armand Martin, Clasis. — Félicien Laroche, Ancelin. — Le capitaine Dubourg, Raimbault. — Charençon, Thys. — Laurent, Harlin fils. — Le vicomte, Degrange. — Gérard, pilote, Vaillant. — Le marquis, Tack. — Un jardinier, Bastagne. — Olympia, Mesd. Gilles-Raimbault. — Geneviève Martin, Lebond. — Amélie, Créto. — Georgina, Bélini. — Pampette, Clasis. — Rosine, Thys. — Marins.

AVIS. — Le spectacle sera terminé à minuit.

Jeudi 29 courant, représentation extraordinaire au bénéfice de M. ANCELIN, jeune premier comique, 1re représentation de : *Tiens v'la Tâti*, revue satirique et comique de Liège en 1887. *Le drame de la rue Montaigne*, grand drame.

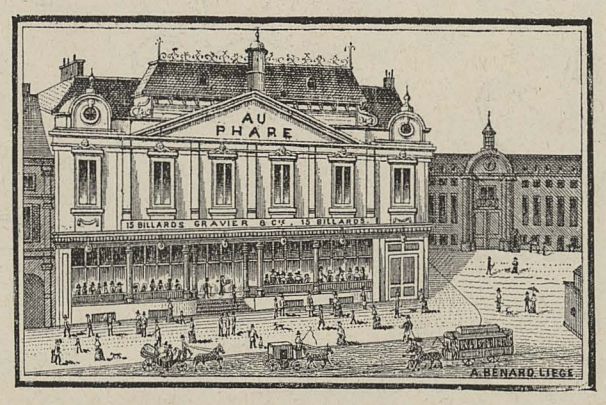
## THÉATRE DU GYMNASE

Le programme ne nous a pas été communiqué


CHAMPAGNE
E. Mercier & Co
ÉPERNAY.
*25 premières médailles*
*8 diplômes d'honneur*

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.
Typographie · Chromolithographie
· Aug. Bénard ·
Imprimeur-Editeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.
CLICHERIE · GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

AU PHARE — GRAVIER ET Cie




LIÈGE, PLACE VERTE.

Cadeaux. -- Noël et Nouvel-An.
THE CONTINENTAL BODEGA Cy
22, PLACE VERTE, 22
offre un élégant PANIER-ÉTRENNES
de Vins d'Espagne et de Portugal
AUX PRIX DE
*20 fr.* le panier de 6 bouteilles | *25 fr.* le panier de 12 demi bout.

RASSENFOSSE-BROUET
SEUL REPRÉSENTANT
DE LA MAISON CHRISTOFLE & Cie
DE PARIS
26, rue Vinave-d'Ile LIÈGE

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE
A. Duparque
FABRICANT
*Grand assortiment de nouveautés.*

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
*Boulevard de la Sauvenière.*

SOCIÉTÉ ANONYME
DES
*Charbonnages du Hasard*
Victor RASKIN
7, Rue des Guillemins, 7
Seul Représentant à Liège
*Charbons de toutes les houillères du bassin de Liège.*

DEMANDEZ PARTOUT
LES CIGARES
Jean Bart
TATI
Maatschappij

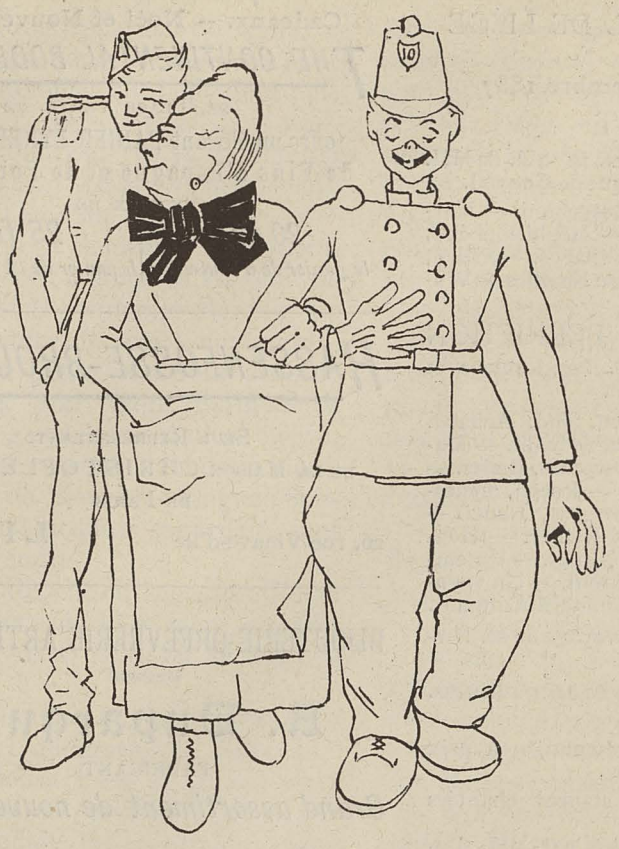
GANTS SUR MESURE
J.-E. VERGNES, Fabricant
14, Passage-Lemonnier, Liège.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
*pour l'assurance à primes contre l'incendie*
AGENT PRINCIPAL
A. DEPAS, Liége.
*64, rue Hocheporte.*

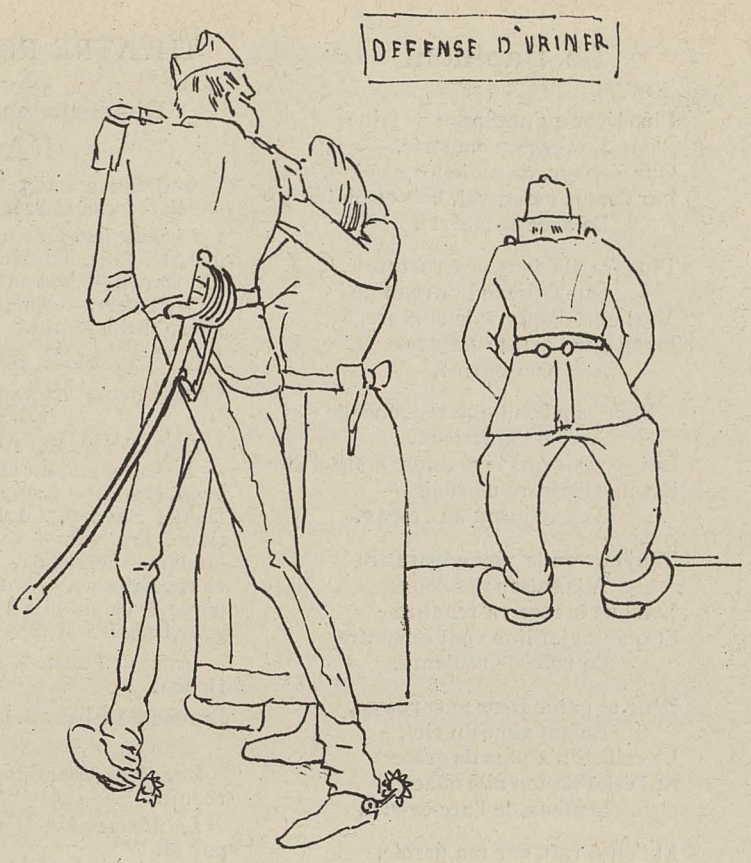
ESSAYEZ LA CIGARETTE
EXCELSIOR

La Wallonie
Revue mensuelle de littérature et d'art
2e ANNÉE
Comité de Rédaction : ERNEST MAHAIM, ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN, MAURICE SIVILLE
*Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE*
ABONNEMENTS : 5 frs l'an.
Union postale, frs 6.50.
*Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.*

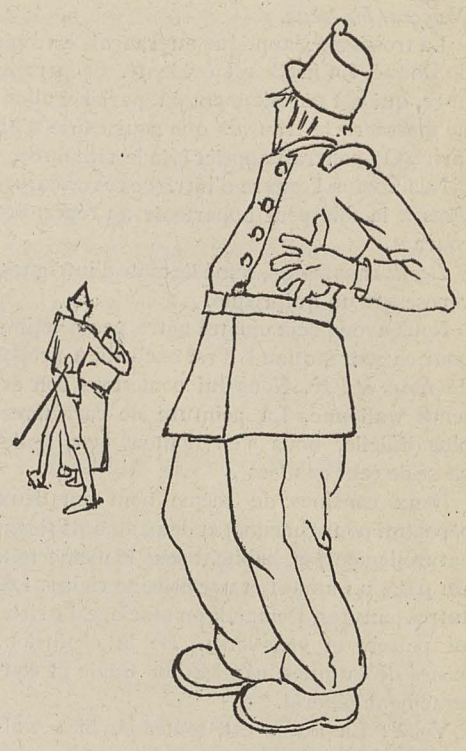

Imprimerie Aug. Bénard, Liège.



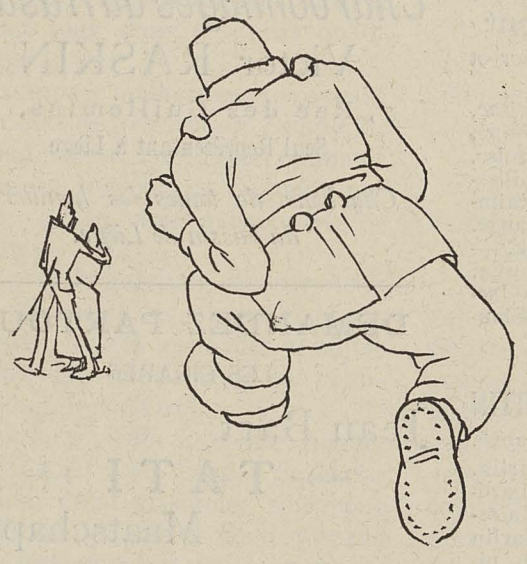
Départ.



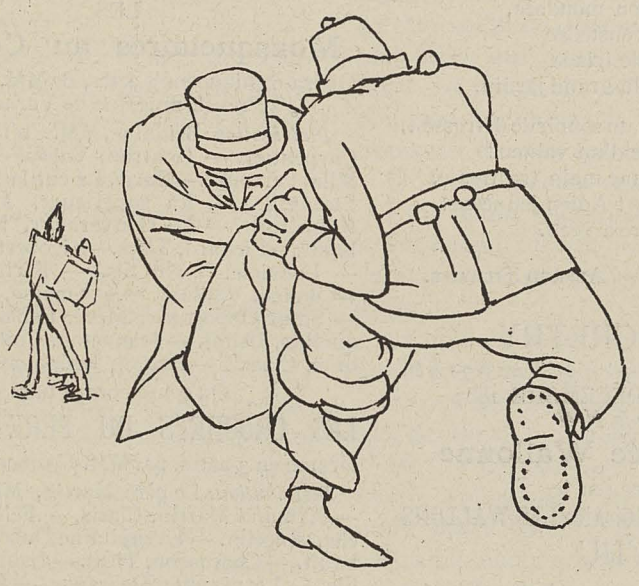

Attends ze viens



Oh!

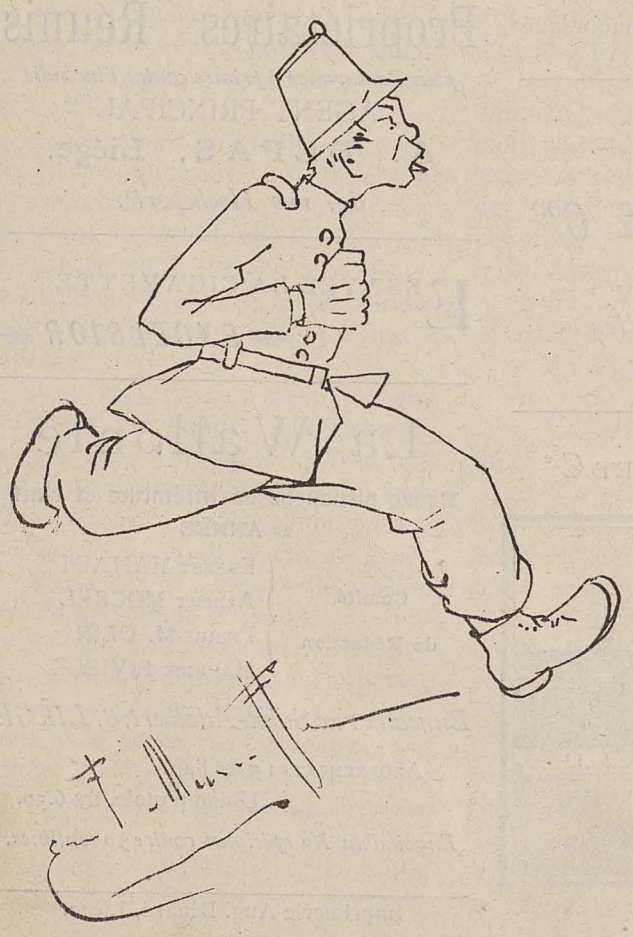


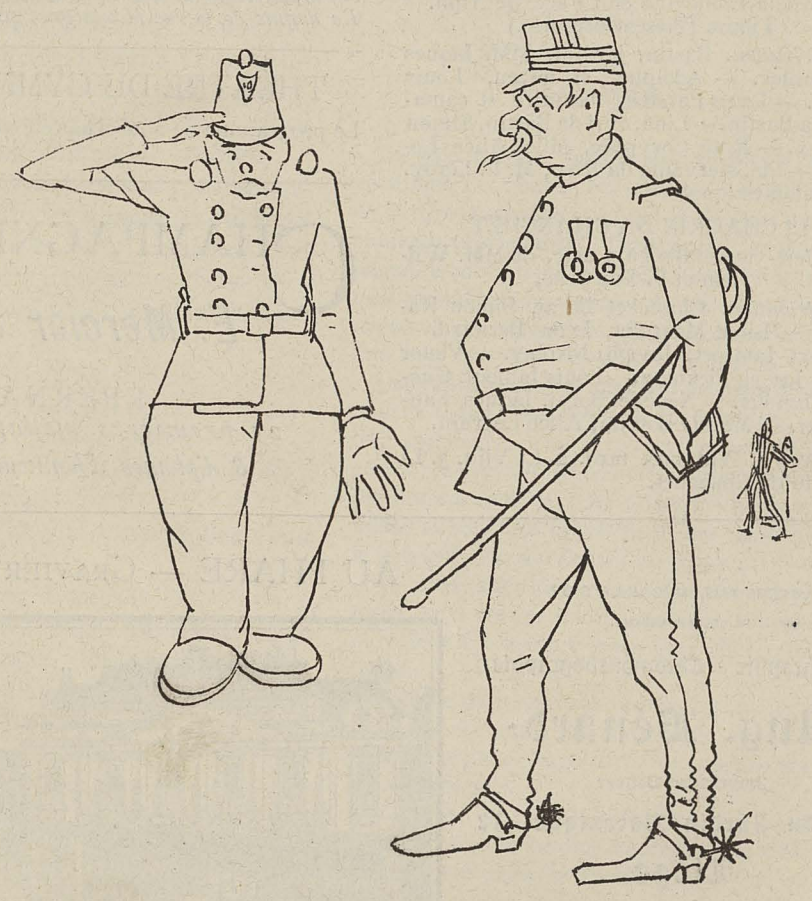
Oh! Oh!



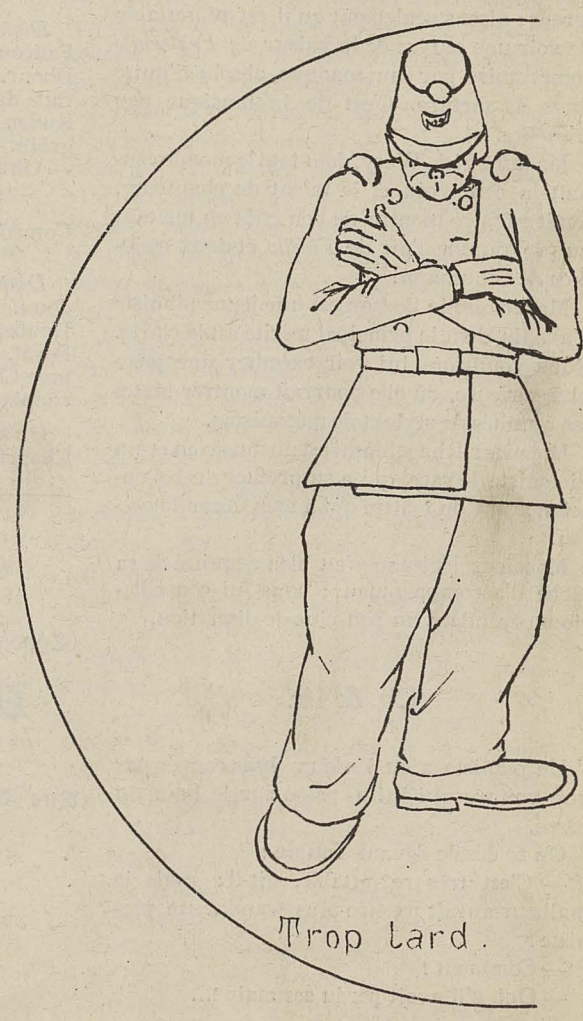
Une rencontre.

Coup de tampon.





Retard.



Trop tard.